



ÉDITORIAL

Anaëlle Lebovits-Quenehen

La haine encore et ses effets *en corps*

Sans vergogne

La recrudescence d'actes et de paroles antisémites ces derniers temps est certes l'œuvre d'individus anormalement expansifs et bien souvent dérangés. Il n'empêche que, plus que ces actes eux-mêmes, c'est la façon dont ils sont accueillis dans l'opinion qui nous interroge ici. « Les statistiques sont-elles fiables ? », « Les graffitis et autres profanations sont-ils bien l'œuvre des gilets jaunes ou celle "d'infiltrés" parmi eux ? », « Sont-ce là des actes représentatifs ? », se demande-t-on ici ou là, comme si c'était là l'essentiel.

L'antisémitisme n'est certes pas né avec les gilets jaunes et il ne s'éteindra hélas pas avec eux. Mais qui peut nier qu'à l'occasion de ce mouvement, il s'est spécialement déchaîné, et déchaîné impunément au point que le gilet jaune se trouve terni par le déferlement de haine qui a accompagné des revendications parfois légitimes ? Oui, le gilet jaune se trouve terni par ceux qui, le portant, ont affiché leur antisémitisme, leur racisme, leur homophobie et par ceux qui, le portant aussi, et voyant les premiers faire, même minoritaires, ne leur ont pas fait assez honte pour qu'ils cessent ou quittent le mouvement, sous peine de retirer eux-mêmes leur gilet jaune et d'en trouver un autre. C'est bien aussi en ce point qu'antisémitisme, racisme, homophobie et autres haines se révèlent avoir pris une ampleur déconcertante.

Il est pourtant difficile d'être surpris par ces manifestations rageuses, que ce soit dans les rangs des gilets jaunes ou en dehors dudit mouvement. Dans la mesure où un parti d'inspiration nazie arrivait au second tour des dernières élections présidentielles dans une relative tranquillité, qui pouvait croire qu'on s'en tiendrait là, que tout reviendrait à la normale sitôt la démocratie repartie pour cinq ans ? Car nous n'assistons en réalité qu'à l'expression renouvelée et amplifiée du même symptôme, à mesure que la honte s'estompe et que la haine se répand.

Éloge de la folie

Le racisme est sans doute la chose la plus naturelle qui soit – et spécialement à l'heure du triomphe des discours de la science et du capitalisme (1). Lacan, on le rappelle souvent, l'avait vu venir, et de loin (2). C'était pourtant aux temps où l'Europe étendait son empire sur la réconciliation des États et où l'on clamait l'unité des nations. Aujourd'hui, la donne est différente : le corps social est toujours plus fragmenté en une multitude de groupes sociaux (fondés sur une orientation sexuelle, des idéaux politiques, l'appartenance à une religion ou encore à une région...) qui prétendent chacun à toujours plus d'homogénéité. Ces groupes excluent ce faisant ce qui ne satisfait pas à la norme qui les fonde, y compris quand cette norme est de n'en avoir pas (en matière sexuelle notamment). Le racisme est alors bien là en embuscade, dans cette ségrégation visant à homogénéiser ces multiples univers de ce qui s'écarte du mode de jouissance qui les fonde à l'exclusion des autres.

La jouissance qui préside au racisme se trouve aux antipodes de la jouissance féminine telle que Lacan la conceptualise dans son Séminaire XX, *Encore*. Un détour par son célèbre aphorisme « Les femmes sont folles, [...] pas folles-du-tout » (3) nous permet d'en saisir en creux la logique. Les femmes sont folles, nous dit Lacan. Et en quel sens le sont-elles ? Non pas en ce qu'elles seraient psychotiques – même s'il est possible d'être femme, d'une part, et psychotique, d'autre part. Non, elles sont folles en ce qu'elles objectent volontiers au tout et à la norme qui le fonde. Notons en passant que, même si Lacan étendra finalement cette jouissance aux hommes dans la toute dernière partie de son enseignement, ce n'est sans doute pas par hasard s'il la découvre avec les femmes. Disons qu'elles ont peut-être une tendance plus spontanée et marquée à objecter aux touts que les hommes.

On a donc, d'une part, la jouissance féminine qui objecte à la norme et, d'autre part, la norme, la normale, la *norme mâle* – comme l'écrit Lacan en jouant sur l'équivoque. « Les femmes sont folles » et en même temps « pas folles-du-tout ». Cette apparente contradiction peut ainsi s'entendre de la façon suivante : ne raffolant pas des ensembles fermés où une norme valant pour tous les éléments de l'ensemble prévaut, n'étant pas *folles* des touts, elles seront considérées comme folles au sens d'anormales. Ou encore – et l'on s'approche davantage de la formulation de Lacan : pour n'être pas folles *du* tout, les femmes sont à considérer comme folles – ce qui ne les empêche pas d'être par ailleurs très « arrangeantes » (4), au contraire.

Mais à partir de là, ce *pas folles du tout* peut aussi s'entendre comme entrant en contradiction avec la proposition « les femmes sont folles ». En effet, être folle en ce que l'on objecte au tout est peut-être justement parfois la seule façon de ne pas être tout à fait fou, de cette folie qui caractérise les adeptes *du tout* – toujours plus nombreux, semble-t-il. Il y a ainsi une folie toute féminine qui verse volontiers dans le ravage, mais aussi des usages très salutaires de cette folie féminine et spécialement quand les touts ont tendance à étendre leur exigence d'exclusion. Encore faut-il, aux femmes et aux hommes qui ont le goût du pas-tout, consentir à en faire bon usage. Même pour les femmes, être folles de la bonne manière, c'est-à-dire sans s'en trouver marginalisées, n'est pas chose aisée. Les femmes font ainsi assez spontanément objection aux touts jusqu'à un certain point (point de sagesse ou point de lâcheté, la différence tient parfois à un fil).

Les femmes ne suffisent donc pas à elles seules à faire échouer l'exclusion qu'appelle la seule logique des touts. Elles ne sont ni toutes ni toutes entières adeptes du pas-tout, ce qui explique qu'on en compte de redoutables parmi les partisans de la haine.

Quoi qu'il en soit du rapport que chaque femme entretient avec la jouissance qui la fait femme, la démocratie est le régime politique qui offre la meilleure place aux minorités, qui les accueille en son sein, les laisse vivre et leur offre protection dans la mesure de leur appartenance à la cité et de la soumission à ses lois. C'est la raison pour laquelle elle limite l'expression de la haine, jusqu'à ce que cet affect ne devienne majoritaire.



Le retour du père dans le réel

Or, justement, la haine a le vent en poupe. L'extrême droite se fait ainsi élire ici et là et promet de se faire élire ailleurs. C'est un fait remarquable que partout où l'extrême droite trouve assez d'électeurs pour la porter au pouvoir, ceux-ci votent souvent pour elle, non pas tant par adhésion à son programme politique, que par haine des partis politiques adverses. La haine est donc là qui se rallie à la haine, *malgré* les idées que ce discours politique véhicule par ailleurs et que bon nombre de ses électeurs prétendent ne pas partager.

La haine surclasse ainsi les idées, les valeurs, les programmes. Quelles que soient les allures qu'elle prend, la haine reconnaît la haine et va à la haine. On observe cette même tendance à la fusion, non des idées, mais du seul affect haineux dans certains pays d'Europe et du monde.

Toute percée de l'extrême droite semble alors attester du *retour dans le réel* du Nom-du-Père forclos à l'échelle d'une civilisation. Tout se passe en effet comme si, le chaos nous guettant – et la crise économique favorise incontestablement cette impression de chaos imminent –, seul un homme fort et même redoutable était capable d'y parer. Tels ces maîtres rigides, ces directeurs de conscience implacables ou ces gourous inflexibles que l'on voit prendre les rênes de la vie de certains sujets fragiles qui ne demandent pas mieux quand leur monde vacille, les leaders d'extrême droite (pour ne citer qu'eux) affichent une rigidité hargneuse, sans division, qui les porte. Ce genre de (petits) pères des peuples est d'autant plus présent que la fonction paternelle n'opère pas, que le seul *nom* du père ne parvient pas à localiser la jouissance, mais qu'elle envahit au contraire le monde de celui qui l'appelle – ce père, ce pire – pour tenter de retrouver une place en ce monde. Le leader d'extrême droite a bel et bien la vertu de faire régner l'ordre et de remettre chacun à sa place au prix de localiser l'Un-père (à entendre impair) (5), au lieu de l'étranger, de celui qui ne jouit pas comme ses semblables et qui fait dès lors tache dans l'ensemble de paires (a-a'-a''-a'''...) composant un monde ordonné et fermé, sans une tête qui dépasse. C'est là l'une des fonctions du père que l'extrême droite fait régner d'autant plus féroce que son nom n'opère pas.



Et maintenant ?

Devant l'intensification de la haine, d'aucuns prônent l'amour de leur prochain. C'est incontestablement mieux que de le haïr. Mais la bête immonde ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Non, l'espoir n'est pas de mise. D'autant qu'à suivre Lacan, répondant à Jacques-Alain Miller dans « Télévision », l'espoir en a mené plus d'un au suicide (6).

Qu'opposer alors à l'espoir sinon le désespoir qui semble en effet plus lucide ? Le désespoir se raconte certes moins d'histoires. Pourtant espoir et désespoir ne sont que l'avant et le revers d'une même pièce. Si l'espoir en mène certains au suicide, le désespoir y mène lui

aussi et plus sûrement peut-être en passant par l'errance du non-dupe qui attend l'apocalypse – mais il est pour ainsi dire déjà mort (7). Espoir et désespoir inhibent l'acte comme le gai savoir.

Sans espoir donc, ni désespoir, il faut s'y retrouver malgré les manifestations de haine, car on aura beau dire qu'on les attendait, qu'elles répondent à ce que la dernière élection présidentielle nous a laissé entrevoir et qu'on en avait même des signes annonciateurs dès avant, on ne peut néanmoins les considérer sans se sentir ébranlés. Comme chaque fois, une nouvelle effraction se produit *en corps*. Pour peu qu'elles nous atteignent, nous voici convoqués à y répondre, chacun à sa mesure et, comme chaque fois, dans la solitude la plus absolue, mais pas sans quelques autres.

La haine par laquelle on se sait visé a bien des effets subjectifs possibles. Trois d'entre eux se distinguent spécialement. Le désespoir, d'abord. L'espoir ensuite – il octroie un délai au désespoir, guère davantage. Ces deux positions éternisent le temps qu'il nous reste. Et enfin, l'acte qui n'attend pas. Une invitation à être fou, pas fou du tout, et de la bonne manière comme les circonstances l'exigent parfois.

1 : Cf. Miller J.-A., « Les causes obscures du racisme », *Mental*, n° 38, p. 143.

2 : Cf. Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.

3 : *Ibid.*, p. 540.

4 : *Ibid.*

5 : Cf. le schéma de J.-A. Miller dans « Forclusion généralisée », *La Cause du désir*, n° 99, 2018, p. 134. Nous appliquons la même triangulation à une plus petite échelle, celle de la société paranoïde des semblables chez qui la jouissance ne manque pas de faire effraction sous la figure de l'impair.

6 : Cf. Lacan J., « Télévision », *op. cit.*, p. 542.

7 : À l'instar de Moritz dans *L'Éveil du printemps*, comme le montre bien le commentaire de Lacan dans sa préface. Cf. Lacan J., « Préface à l'Éveil du printemps », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 562.

